

ROSE-AIMÉE  
AUTOMNE T. MORIN

STANKE

# IL PRÉFÉRerait LES BRÛLER



« Je suis parti de ma famille  
Il ne faut jamais revenir. »  
Jean Leloup

I

*Quand le soleil jamais ne brille  
Quand le meilleur devient le pire*



Il était étendu sur son lit d'hôpital depuis des jours, plongé dans un coma induit par des médicaments aux noms complexes.

J'étais sur un lit de camp, à sa droite, sous des draps rêches qui piquaient ma peau.

J'ai joui en silence, les yeux posés sur lui. Le plaisir comme une bouée.

J'ai joui pendant que mon père mourait.



Quand il a aperçu ma mère, il a tout de suite noté ses seins. C'est factuel, il me l'a souvent répété. Des grosses boules, même au milieu d'une foule, ça se démarque.

Elle avait quinze ans, lui, vingt de plus. Il animait le show de la Saint-Jean, elle participait aux festivités pour fumer du *pot* en cachette avec deux amies.

Il l'a recroisée après une décennie. Elle avait eu un enfant, une fille douce comme le printemps. Elle avait divorcé du père et croyait encore à l'amour.

Entre-temps, il avait abandonné un enfant. Un autre. Il savait recevoir l'amour, mais pas l'offrir.

Il l'a épousée. Son troisième mariage serait le bon, *right* ?

Sur les photos, elle est magnifique. Ses cheveux roux encadrent le plus fin des visages. Un triangle menu plongé dans un halo incandescent. À ses côtés, il a l'air d'un mafieux. Le beau, là. Celui dans les films hollywoodiens avec lequel on coucherait même si on

venait juste de le voir trancher le doigt d'un policier *undercover*.

Cheveux aux épaules en cascades de noir et de blanc, regard carnassier, mâchoires saillantes, bouche qui s'ouvre en une moue enivrée, mon père se révèle là où le magnétisme rencontre la dureté.

Je les comprends d'avoir toutes flanché, d'avoir tout enduré.



Faut qu'elle quitte la table, qu'il lui dit. Qu'elle aille plutôt manger aux toilettes, tiens.

Il ne le répétera pas. De toute façon, elle a bien saisi. Il veut qu'elle mange là où il pisse. Seule, comme elle mérite de l'être et de le rester. À dix ans déjà, elle n'a pas grand avenir, on le devine bien. Elle est trop là, pas assez attrayante, il sait pas quoi exactement, mais un truc cloche, il doit pas être le seul à s'en rendre compte, voyons ?

Les nouveaux mariés occupent une maison qui a sans doute été belle, mais dont les murs sont aujourd'hui cernés de déception. Sur la table, il y a peu de choses. Dans les armoires, il n'y en a pas. Il ne travaille plus et ne compte pas le faire.

La voiture qui a été saisie, les voisins qui déposent de la bouffe devant la porte et cette enfant qui est là. Toute là. Elle le fixe en silence tandis que la colère monte. Qu'est-ce qu'elle veut de lui ? Il ne lui doit rien. Il n'a pas demandé à se trouver dans la même

maison qu'elle. Elle devrait se considérer choyée qu'il soit encore là. Il pourrait partir, il l'a fait souvent. En attendant, qu'elle soupe aux chiottes. Et qu'elle réfléchisse au quotidien minable qui lui colle au cul. Les solutions se trouveront pas d'elles-mêmes, OK ?

Ma grande sœur se lève en pleurant.

J'ai deux ans et je ne fais pas de cas en la regardant se rendre aux toilettes avec son assiette.

« On peut-tu juste souper une fois sans se chicaner ? »

Ma mère implore encore une fois une faveur qui ne lui est pourtant que rarement accordée.



Il a été animateur de quiz à une époque où on regardait la télévision. Il a connu du succès dans les années 1970, en a profité en masse, ne s'est privé de rien, s'est étioilé, et le *playboy* de Télé-Métropole est devenu vedette déchue. Il s'est retiré en région pour retrouver le village de ses parents, où il s'est fait vendeur. Le métier lui allait à ravir. Il avait une confiance à toute épreuve, une beauté cruelle et conservait son aura de personnalité jadis publique. Une recette explosive pour convaincre un Esquimau d'acheter un congélateur, diraient ceux qui croient encore que les Inuits gardent leur bouffe dehors. À quarante-huit ans, il se mariait avec ma mère. À cinquante ans, il devenait mon père. Et deux ans plus tard, il n'était qu'un cancéreux avec une espérance de vie de vingt-quatre mois.

Mon premier souvenir de la maladie, c'est la fois où il a déboulé les marches.

Je devais avoir quatre ans, mais l'image est claire. L'escalier est recouvert d'un tapis bleu. Il s'ouvre sur

la salle à manger. La pièce est remplie de membres de la famille, on célèbre l'anniversaire de quelqu'un, mais je ne sais plus exactement qui.

Je suis en bas, je regarde Papa, magnifié par la contre-plongée. Mon cousin est sur ses épaules, il rit. La main de mon père glisse sur la rampe, puis se crispe soudainement. Ses doigts enserrant le bois, les ongles cherchent vainement une prise. Le bras gauche, lui, balaie brièvement le vide avant de tenter d'encercler le corps fragile de l'enfant qui, déjà, perd l'équilibre.

J'ai l'impression que la scène se déroule au ralenti.

Que ma mère court, mais très lentement, vers l'escalier. Que mon père s'effondre à une vitesse d'un centimètre-seconde, que mon cousin ne comprend pas qu'il va au mieux s'écraser contre les marches derrière lui, au pire se retrouver compressé entre elles et un quinquagénaire.

Ils tombent.

Le rythme reprend, brouillon. Il y a les hurlements des invités, ceux du bambin, ceux de Papa et à travers eux l'humiliation. Je suis trop jeune pour nommer l'effroi, mais je reconnais déjà qu'il ne s'agit pas d'un accident normal, d'un truc bête qui surprend et dont on rit après coup. Je vois, dans les traits de l'homme que j'aime, un mélange de colère et de résignation.

Il ne peut plus descendre les escaliers avec un enfant. C'est trop dangereux. Il ne peut plus se fier à son corps.

Il va mourir.

Ce serait niaisieux d'emmener le petit dernier avec lui.

Je ne me souviens pas de l'annonce. Comme si le diagnostic de cancer s'était infiltré de lui-même chez nous. Une évidence, un nouveau membre de la famille. À cause de lui, mon père tomberait encore et, un jour, il ne se relèverait pas.

Si, ce jour-là, c'est moi qui devais le trouver, s'il fallait que nous soyons seuls à la maison, je n'aurais qu'à peser sur ces trois chiffres, dans cet ordre, sur le téléphone. Quelqu'un viendrait nous aider, lui et moi.

Et ce jour-là, ce sera demain. Ou alors le jour suivant.

Pourquoi t'as peur ? Faut pas avoir peur, ma chouette. C'est la vie, comme on dit.

J'essaie de le cacher, mais je suis terrifiée. Je m'imagine découvrir son cadavre ou, pire, être témoin de sa mort. En fait, je m'imagine quotidiennement une pléthore de petites apocalypses et, entre mes cauchemars éveillés, je me donne pour mission de m'assurer de sa survie. Je ne prends aucune pause. Je suis de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Dorénavant, je ne dors plus dans mon lit, mais sur un matelas posé à même le sol à côté du sien.

Il est trop haut pour que je puisse observer son torse se soulever, je dois me fier au son de sa respiration et aux draps qui se froissent sous les mouvements assoupis.

Chaque nuit, je le veille.



La maison se dévoile au détour du pont. C'est la première qu'on voit quand on passe la courbe. Une ancestrale oubliée à la beauté vaguement tragique. Sa galerie impressionne, mais ses lattes bleu pâle commencent à s'effriter. Le terrain est vaste, grossièrement entretenu, et surplombé par un drapeau du Québec hissé au bout d'un poteau.

C'est près de ce poteau que ma chienne attrape le rat musqué, convaincue que la bête fonce vers moi. Ma mère sort en vitesse sur le perron et me supplie de rentrer sans regarder derrière. Je ne verrai pas le carnage, courant rapidement vers les bras rassurants, mais je me souviendrai toujours de Blanche revenant vers nous couverte de sang.

J'aurai l'impression de lui devoir ma vie.

En retour, je prendrai soin de la sienne. Blanche disposera de mon entier dévouement et de toutes mes caresses. Elle deviendra le deuxième membre du groupe très sélect qui évolue sous ma surveillance

constante. Quand elle aura une première portée, je cajolerai chacun de ses rejetons. Je m'en occuperai comme s'ils étaient miens, je mettrai même mon bikini rose à mon préféré.

Ma mère rira en l'observant parader. Je me dirai alors que tout va bien.



Il boit pas mal. Un litre de vin chaque soir, en plus de la bière. Ça fait beaucoup de bouteilles et autant, sinon plus, d'insultes à lancer à ma sœur.

En voyant les témoins de Jéhovah approcher, l'autre bord du pont, il a une idée.

Il sort les caisses de bière et répand les quilles vides sur le plancher de la cuisine. Il enlève son chandail et ordonne à ma mère d'aller se cacher. Elle lui obéit, confuse.

Quand les missionnaires cognent, mon père les invite à s'asseoir en ouvrant toute grande la porte. Ils ont un mouvement de recul. Il insiste. Il se magasine justement un Dieu, ça l'aiderait peut-être à arrêter de battre sa femme. En même temps, elle le cherche. Vous les connaissez, hein ? Toujours en train de courir après les claques, ces épaisses-là. Pourquoi ce regard ? Vous viendrez pas faire semblant que ça ne vous arrive jamais de crisser une volée à votre bien-aimée... Mais entrez, voyons, entrez !

Ma mère, au salon, n'en peut plus. Elle éclate d'un rire qu'elle tente tant bien que mal d'étouffer du revers de la paume.

« Tiens, elle est justement encore en train de pleurer. Elle avait rien qu'à ramasser les bouteilles comme je lui ai demandé de le faire, hein, les chums ? »



Il sent le tabac et le détergent.  
 Ses mains sont grandes et chaudes.  
 Chacune de ses caresses est une bénédiction.  
 Chacune de ses caresses est la dernière.



Mes parents ont un ami mourant. Un autre cancéreux. Ils en parlent tout bas, mais je les entends pareil. Il ne lui en reste pas pour longtemps, une affaire de jours si ce n'est pas d'heures.

Je suis à la table de la cuisine. Je dessine ce qui est censé être ma sœur, puis, au milieu d'un trait, je décide que c'est le moment.

« Bye-bye, Jim ! »

J'envoie un bec vers le ciel. Ma mère me demande ce qui se passe, je lui réponds que je dis juste au revoir à celui qui vient parfois souper et qui rit trop fort.

Quarante-cinq minutes plus tard, le téléphone sonne. Jim est mort.

C'est le début de mes dons de clairvoyance. Mes parents sont convaincus que je peux détecter ce qui demeure invisible à la majorité. Comment j'ai fait pour savoir ? Est-ce qu'il m'est apparu ? Est-ce qu'il m'a parlé ? Qu'est-ce que je connais d'autre ? Je dois absolument leur dire.

Je comprends assez rapidement que je peux mettre de l'action dans le quotidien. C'est mieux que d'uniquement le subir. J'embarque.

Dès qu'ils déposeront de l'huile dans une poêle chaude, je hurlerai.

« Fauve, calme-toi ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Je voulais pas ! Je vous jure que j'ai pas fait exprès !

— Qu'est-ce que tu voulais pas ?

— Mourir. L'accident... Le feu, ah ! Le feu ! J'ai mal !

— Mais de quoi tu parles ?

— Mes enfants ! Je les reverrai pas. Et ma femme ! Ma femme... Dites-leur que je les aime. »

Je traînerai ça jusqu'à ma puberté. Je leur raconterai que, dans une ancienne vie, j'étais un camionneur et que je suis décédé dans un carambolage qui a laissé ma famille orpheline. Je me suis réincarné pour achever cet amour interrompu, sauront-ils m'aider à retrouver les miens ? Je dirai aussi qu'une jeune fille s'assied régulièrement au pied de mon lit. Elle porte une jolie robe blanche et ne souffle jamais mot. Elle m'apparaîtra également en voiture, toujours pour me prévenir d'un danger. Je parlerai aux absents, une connexion spéciale indéfinissable. Même que, quand Marie-Soleil Tougas mourra, je le saurai avant le bulletin de nouvelles.



Les bébés de Blanche ont disparu.

On revient de l'épicerie et, comme chaque fois, je cours vers le garage où résident ma chienne et sa portée, sauf que là, il n'y a qu'elle qui tourne en rond, paniquée. J'ouvre les boîtes au sol, je rampe sous l'établi, je soulève difficilement la grosse caisse en plastique qui contient notre linge d'hiver et fouille dans le coin à droite, derrière la tondeuse. Ils ne sont pas là.

Je me rue vers mes parents, un nœud dans la gorge. J'ai peine à articuler qu'on a perdu les chiots.

C'est sans doute qu'un voleur est entré pendant notre absence pour s'en emparer. Oui, voilà. Des petits bâtards, ç'a une valeur sur le marché noir.

Je gobe docilement l'explication de Papa. Ma sœur, elle, fond en larmes plus enragées qu'endeuillées. Elle sait que, la vérité, c'est qu'il les a tués. Il l'avait prévenue : il est bon pour noyer les animaux.

Ça ne le dérange même pas.



Je n'ai pas de prédispositions particulières pour la danse, mais comme toute fille de quatre ans qui se respecte, je suis des cours de ballet jazz. C'est mon père qui m'y accompagne, le dimanche avant-midi. J'aime discuter avec les autres, j'aime balancer mes bras vers le ciel, j'aime pointer mes pieds, j'aime surtout porter un tutu.

Après chaque leçon, on s'arrête à la pâtisserie d'à côté pour manger un biscuit. On ne le paie jamais. Pas chassés et charité.

Il me faut un chapeau haut de forme pour le spectacle de fin d'année. Ma mère en fabrique un avec du carton et du feutre. Elle me laisse y apposer des collants aux allures de diamants. Si je tourne vite sur moi-même, ils reflètent la lumière. Je brille.

Le jour venu, je monte sur scène avec confiance. Je remarque bien que les autres enfants ont de vrais chapeaux, mais les leurs ne scintillent pas. Les premières notes se font entendre et le confort est immédiat. Je

sillonne la piste sans hésitation, y allant même de courtes improvisations. Quand les applaudissements résonnent, je ressens un plaisir immense. Je savoure cette reconnaissance soudaine, cet élan d'admiration provenant de la foule conquise. Et, alors que mes comparses quittent le *stage*, je reste là. J'en veux davantage. Je souffle des baisers vers les quidams en adoration. Les applaudissements se font encore plus forts. Tous sont charmés par la petite qui fait son show. Ma prof de ballet doit revenir sur scène et me prendre dans ses bras pour me ramener de force en coulisses.

Tout au long du chemin, je continue à embrasser le public par-dessus son épaule.

Mon père, debout, lance bien haut : « C'est ma fille ! »



Je ne me souviens pas de les avoir déjà vus collés ailleurs qu'en photo. Mes parents ne s'embrassent pas, ne se tiennent pas la main non plus. En fait, s'il y a une main dans celle de mon père, c'est la mienne et c'est tout.

J'imagine que ça n'a pas toujours été ainsi. Ils ont dû être amoureux fous, au moins un jour. Celui où ils se sont mariés ou alors celui où ils se sont fait un enfant, je ne sais pas. Mais aujourd'hui, impossible de deviner ce qui les a menés l'un vers l'autre. En fait, le cancer exacerbe la grossièreté de leur union. Qu'est-ce qu'une jeune femme peut faire de son chum vingt ans plus vieux quand il agonise sans un sou ? Crever avec ? Elle ne l'aime pas assez pour ça. Pourquoi le ferait-elle ? Il n'essaie même plus de compenser sa violence par la moindre dose de tendresse.

Le cancer, comme une loupe dans une plaie.

Il est de plus en plus malade. Il passe la majeure partie de son temps en haut, dans la chambre. Souvent, il crie.

Ma mère quitte régulièrement la maison. Réflexe de survie. Ma sœur veille sur moi, la peur au ventre. Elle n'aime pas beaucoup Papa et je ne saisis pas encore pourquoi. J'en veux aux femmes qui m'entourent de l'abandonner.

Il se met en colère, oui, mais jamais longtemps. Quand il lui dit des bêtises, c'est pour rire, et si on ne mange pas beaucoup, ce n'est pas de sa faute. C'est la vie qui s'acharne sur lui, je l'ai bien compris.

À une certaine époque, il avait tout. On peut le comprendre de perdre les pédales devant la soudaine petitesse de son existence. Regarde, Sœur, ces coupures de journaux. C'est lui, sur chaque bout de papier. Je le reconnais, même s'ils commencent à dater. Qu'est-ce que ça dit, autour ? Tu peux me le lire, s'il te plaît ? Raconte-moi mon père.

« Mon père, il est bon pour rentrer des affaires dans des têtes. Je me demande pourquoi c'est de l'amour qu'il a décidé d'enfoncer dans la mienne. Je me demande, surtout, s'il aurait fait le même choix si on n'avait pas passé notre vie à mourir. »

Le père de Fauve se révèle là où le magnétisme rencontre la dureté. Il attire pour mieux anéantir, fait des enfants pour les abandonner, n'avance que pour jouir. Jusqu'à ce que la maladie frappe. Se sachant condamné, il retourne vers son unique fille pour en faire sa dernière femme, son plus important projet. Fauve devra grandir avec l'angoisse du deuil, les fins du monde qui s'enchaînent et l'ambiguïté d'un amour aussi vaste que corrompu.

Rose-Aimée Automne T. Morin explore dans cette autofiction la mort et ses perversions. Une incursion déchirante au cœur de la famille, du pouvoir, du désir, de la rédemption et des responsabilités auxquelles on choisit de faire face. Ou non.



Rédactrice en chef du magazine *URBANIA* de 2015 à 2018, Rose-Aimée Automne T. Morin y signe toujours des reportages et anime deux séries sur la plateforme web du même nom. Elle collabore également à plusieurs projets télévisuels et radiophoniques. Son récit *Ton absence m'appartient* est paru en 2019. *Il préférerait les brûler* est son premier roman.

